

"Ces études, c'est les montagnes russes constamment"

Autor(en): **Rey, Jeanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Obstetrica : das Hebammenfachmagazin = Obstetrica : la revue spécialisée des sages-femmes**

Band (Jahr): **121 (2023)**

Heft 5

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1041651>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Ces études, c'est les montagnes russes constamment»

Obstetrica a rencontré sept (anciennes) étudiantes sages-femmes de profils divers. Ensemble, elles ont accepté d'échanger sur les raisons qui les ont poussées à faire ces études, l'image qu'elles avaient du métier avant de les commencer et comment cette image se façonne depuis. Elles évoquent aussi leur vécu de ces études intenses, et le regard qu'elles portent sur les professionnelles qu'elles voudraient être.

TEXTE :
JEANNE REY

Discuter avec des étudiantes sages-femmes est une expérience singulière, traversée d'émotions mêlées, allant du désespoir à une énergie communicative. Leur engagement pour la profession qu'elles apprennent et dont, en réalité, elles ne savaient pas grand-chose avant des commencer la formation, est déjà palpable – malgré un certain nombre de difficultés bien réelles. Justine, Oriane, Claire, Laetitia, Sarah, Maeva et Soline ont entre 24 et 37 ans, elles sont en cours d'études ou les ont terminées récemment, à Genève ou en voie seconde à Lausanne après le Bachelot infirmier. Certaines se connaissent, mais pas toutes. Elles racontent ici leur parcours.



Présentation succincte

Sarah (prénom modifié), 37 ans, diplômée il y a deux ans. Travaille actuellement dans un grand centre hospitalier.

Justine, 26 ans, diplômée depuis septembre 2022, Bachelor en soins infirmiers en 2020. Sage-femme (stagiaire en attente de la reconnaissance de diplôme) en salle d'accouchement en Allemagne.

Oriane, 24 ans, diplômée en novembre 2022, travaille actuellement à l'hôpital Riviera Chablais.

Laetitia, 24 ans, 2^e année voie seconde, n'a jamais pratiqué en tant qu'infirmière diplômée.

Claire, 27 ans, 2^e année voie seconde, n'a jamais pratiqué en tant qu'infirmière diplômée.

Maeva, 24 ans, 2^e année voie seconde, infirmière diplômée à Lyon en 2020. A travaillé un an en tant qu'infirmière.

Soline, 29 ans, 2^e année voie seconde, infirmière diplômée en France, a travaillé en maternité.

Infirmière ou médecin

«Au départ, je n'avais pas du tout pensé aux études de sage-femme, j'hésitais entre infirmière ou médecin», dit Laetitia. Et en effet, si l'une ou l'autre savaient «depuis toujours» qu'elles voulaient être sages-femmes, car elles en avaient autour d'elles ou en entendaient parler, la plupart d'entre elles ont découvert la profession lors de leur année propédeutique ou de stages en première année de médecine. Parmi les sept (anciennes) étudiantes rencontrées, cinq ont déjà fait des études d'infirmières avant d'intégrer la formation, pour être sûres que le monde de la naissance était vraiment ce qui les intéressait, ou simplement en attendant de pouvoir enfin entrer dans la filière sage-femme. Deux d'entre elles viennent de France. Les tests de régulation, unique moyen d'intégrer la formation à Genève ou Lausanne, n'a parfois pas été une mince affaire, et on le comprend vu le taux de réussite (voir article p. 46), lié au nombre de places limité dans les écoles. Sarah, elle, est sage-femme suite à une reconversion professionnelle. Elle a découvert le métier en devenant mère: «En devenant sage-femme j'ai voulu pouvoir être, pour d'autres, une de ces personnes qui a fait la différence pour moi – et peut-être, ajoute-t-elle, aussi donner du sens aux difficultés que j'avais traversées.»

«Métier bonbon»

Les études leur plaisent et toutes témoignent qu'elles s'y sont rapidement senties à leur place. «Dès le premier stage j'ai su que j'étais au bon endroit. Que c'était juste, que c'était cela que je devais faire», dit Sarah. «La formation de sage-femme m'a vite beaucoup plu, abonde Oriane, car on voit de tout, de la grossesse à l'accouchement et au post-partum, avec des moments très calmes et sereins, jusqu'à l'urgence vitale.» (voir photo p. 44).

C'est en intégrant la formation qu'elles ont pris la mesure du métier de sages-femme – et du travail qui les attendait pendant leur cursus. «J'ai toujours voulu être sage-femme mais de façon un peu abstraite, sans savoir vraiment, explique Claire. Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait: c'est une formati-



privé

«Photo prise par une sage-femme lors d'un accouchement en deuxième année. Le couple avait demandé à la sage-femme de prendre tout l'accouchement en photo. Elle a fait office de photographe sans intervenir et en me laissant gérer comme je l'entendais. J'ai adoré cet accouchement.» Maeva

on difficile, avec une autonomie qui se développe de plus en plus, et des connaissances et compétences concernant tous les moments de la vie d'une femme – c'est vraiment intéressant!». Laetitia confirme: «Comme tout le monde, j'avais cette image de "métier bonbon", c'est la joie, c'est la vie... On ne voit pas avant d'y entrer la pression qu'il y a, dès les études: c'est très intense et très demandeur, c'est stressant, il y a beau-

«Dès le premier stage j'ai su que j'étais au bon endroit. Que c'était juste, que c'était cela que je devais faire»

SARAH

coup d'exigence et de responsabilités.» Justine le dit aussi, devenir sage-femme, c'est se rendre compte qu'il y a aussi des moments difficiles à traverser avec les familles: «Je ne me rendais pas compte de l'ampleur du mé-



Photos: privé

«Ces photos ont été prises dans le cadre de cours de préparation à la naissance et à la parentalité que nous animons en deuxième année à Lausanne. Les séances se préparent par groupe de trois étudiantes. Mon projet s'adressait à des femmes migrantes allophones au sein de l'association PanMilar qui fournit des interprètes. Ainsi nous adaptons nos séances que nous animions seules. Pour moi c'est un des grands moments de ma formation et ces cours sont une vocation pour moi, ils représentent l'aspect de notre métier que j'aimerais approfondir et qui me porte.» Soline

tier, des responsabilités, et des moments difficiles ou triste, avec les complications... Nous sommes là en première ligne!»

Le soutien des paires et des enseignant·e·s

Beaucoup l'expriment, la volée a un rôle primordial tout au long des études: «Ces étu-

des, c'est les montagnes russes constamment, dit Maeva. Quand j'ai commencé, les dernière diplômées nous racontaient leurs deux années et moi je me disais "Mais ce n'est pas possible, je vais arrêter!". La grande force, c'est notre volée. Nous nous soutenons beaucoup. Il y a des moments de doutes, et notamment pendant les stages

des moments vraiment pas faciles, ou alors très beaux aussi. C'est beaucoup d'émotions». Justine, elle, a fait ses études pendant la pandémie de COVID-19: «Cela a été particulièrement dur pour nous. Nous avons eu les cours à distance, que nous avons mal vécus. Cela nous a manqué, justement, de ne pas avoir une volée soudée, nous étions chacune derrière son ordinateur et nous nous voyions une fois par semaine pour les exercices pratiques.»

L'implication des enseignant·e·s dans leur parcours est aussi saluée. Un grand écart avec ce que Soline a vécu en France pendant la formation infirmière: «Je n'ai jamais eu de professeur·e·s aussi investi·e·s et impliqué·e·s dans notre accompagnement qu'ici. Ici j'ai senti un réel soutien, et je me suis sentie en confiance pour évoquer mes difficultés, ce que je n'aurais pas pu faire pendant mes études d'infirmières.»

Sage-femmerie matin, midi et soir

Les difficultés que traversent les étudiantes sont multiples et, parfois, propres à chacune. Mais toutes témoignent de la grande charge de travail, entre la théorie à assimiler et les stages qui s'enchaînent, partout en Suisse... voire à l'étranger. «Il faut pouvoir faire preuve d'adaptabilité, résume Orianne. Je me suis retrouvée en stages à Delémont comme à Renaz». Ceci exigeant, au passage, un certain sens de la débrouille pour pouvoir se loger! Claire, elle, a fait face aux conséquences directes de difficultés structurelles du monde



Perspectives d'avenir

Claire a fait un stage en Belgique et elle aimerait importer en Suisse ce qu'elle y a observé: «Je voudrais monter une maison de naissance à l'intérieur d'un hôpital – ou m'associer aux projets déjà en cours.» Justine, diplômée, exerce en Allemagne (elle est en stage et attend la reconnaissance de son diplôme). Elle réfléchit à faire un Master en sciences sage-femme. «Je réalise aussi que les horaires irréguliers ce n'est pas vraiment mon truc...», confie-t-elle.

«J'aimerais participer à une prise en charge plus inclusive», dit Orianne qui veut prendre part à la sensibilisation de ses collègues sages-femmes, projet en cours dans l'établissement où elle travaille.

Soline, elle, se dit très attirée par le domaine de l'éducation populaire qu'elle voudrait associer à la pratique sage-femme: «Cet aspect de la profession est trop peu développé je trouve, et permettrait d'améliorer l'autonomie et le vécu des couples et des familles.» Elle pense à un CAS en santé sexuelle, à animer des cours de préparation à la naissance pour les mères, mais aussi développer les cours ciblés pour les pères, et l'éducation auprès des jeunes. «Je suis également très intéressée par des associations telles que PanMilar qui ciblent des populations migrantes et/ou défavorisées, dit-elle. La diversité sociale parisienne me manque un peu je crois...» (voir photos ci-dessus).

de la santé avec le manque de places en stage (voir aussi p. 49 et 50): «Ce qui a été le moment le plus dur de ma formation, c'est la gestion des stages par l'école. Il y a peu de places, et une fois j'ai dû trouver un stage hors de Suisse. Nous avons été plusieurs dans cette situation, à devoir gérer cette question en plein pendant une période d'examens ou sur nos périodes de vacances, avec les problèmes d'assurances et sans assurance de financement... Pendant deux ans, on est sous pression tout le temps.»

Orianne confirme: «Voilà, on pense sage-femme matin, midi et soir!». Justine, elle, savoure depuis qu'elle est diplômée la liberté retrouvée du temps en dehors du travail.

Quarante accouchements

Lorsqu'on les interroge sur ces fameux actes à valider, dont les quarante accouchements, elles sont toutes d'accord: c'est effectivement une pression. Orianne: «Pendant le COVID, j'ai un stage de six semaines qui a été annulé, ça a été une situation complexe. Également car parfois les stages ont lieu dans de plus petits hôpitaux où il y a moins d'accouchements...». Elles ajoutent qu'elles ont davantage l'impression d'apprendre leur métier dans les situations d'urgence, par définition imprévues et que l'on ne peut comptabiliser – et soulignent ici tout l'intérêt du travail par simulation, avec acteur·rice·s ou sur mannequin: «En stage, dans la panique de ce genre de situation, on nous met de côté et il faut pouvoir s'imposer pour participer – et ne pas tomber sur des personnes qui ont déjà de la difficulté à gérer leur propre stress, précise Soline. Moi je suis angoissée de ne pas avoir eu l'occasion de gérer ces situations en stage et de finir la formation sans l'avoir fait. Alors la simulation nous aide bien.»

L'épreuve des stages

C'est un fait connu et documenté en France notamment (voir aussi l'encart p. 53), les stages des étudiant·e·s sages-femmes sont parfois le théâtre de maltraitements. En Suisse où le contexte est pourtant différent, les étudiantes témoignent aussi de situations très difficiles. Sarah, qui a terminé ses études il y a quelque temps, le dit clairement: «Ces études, c'est à la fois extraordinaire et le pire sentiment du monde. Je me suis posé beaucoup de questions face à certaines rencontres en stage. C'est là que j'ai vécu mes

pires moments, où j'ai découvert même de la malveillance». Toutes opinent à ce moment de la conversation, et il est intéressant de voir combien leurs développements, même presque à chaud, prennent des voies élaborées. Laetitia s'intéresse de près à ces questions: «La littérature dit que la méchanceté est parfois vécue en stage comme un rite de passage, pour légitimer cette façon de faire: "Je l'ai vécu, je le fais vivre aux suivantes."» Soline poursuit: «Il y a comme une espèce de culture de la souffrance en stage dans les métiers du soin. Certaines sages-femmes pensent sincèrement qu'avoir souffert fait d'elles de bonnes sages-femmes, et croient nous rendre service en nous maltraitant, un peu dans l'idée "Je la pousse pour qu'elle donne son maximum." De notre côté, nous vivons un stress permanent en lien avec le statut étudiant en stage: être observée quand on n'est pas sûre de soi, craindre de n'avoir pas pris la bonne décision, vouloir donner une bonne image sociale, devoir toujours prouver qu'on est à notre place, etc. C'est une pression constante! Le métier parfois peut présenter des situations difficiles mais elles ne suffisent pas à expliquer seules ce stress systémique.»

«On pleure, mais on apprend beaucoup»

«En fait, c'est acté qu'on va passer des moments durs», dit Laetitia, avant de nuancer: «Mais cela dépend aussi de la place de stage ou même de la personne qui nous accompagne tel ou tel jour. Et, pour ma part, la formation d'infirmière m'a donné confiance en mes capacités.» Pour Maeva aussi «le plus a vraiment été d'avoir fait des études d'infirmière avant, et même d'avoir pu travailler un peu. Je pense que je n'aurais pas été capable de me lancer sans bagage et ni expérience.» Claire rebondit, citant cette drôle de phrase

«Il y a eu des journées où je n'étais même plus capable de retrouver mon prénom tellement l'équipe me tétanisait»

CLAIRE

qui circule parfois avant certains stages: «Tu verras, on y apprend beaucoup. On pleure tous les soirs, mais on apprend beaucoup». Elle continue: «C'est aussi vrai qu'il y a des endroits où c'est génial et dont on ne veut plus partir. Des endroits où il y a moins de pression, où l'on progresse, où l'on fait du bon travail en tant qu'étudiante. En comparaison, il y a eu des journées où je n'étais même plus capable de retrouver mon prénom tellement l'équipe me tétanisait.» Sarah, d'ailleurs, répond: «Je me souviens de cette émotion quand, parfois, on me nommait avec mon prénom plutôt que de m'appeler "l'étudiante"».

Vers une évolution?

Difficile, évidemment, de trier ce qui relève de l'individuel (tant côté étudiantes que côté professionnel·le·s) et du systémique, mais on ne peut que constater que la thématique prend unanimement de la place dans la discussion. Pour certaines d'entre elles, ces questions ont pu faire émerger un grand sentiment de solitude, notamment vis-à-vis de l'école. «Il est déjà difficile de faire la démarche de raconter ce qui peut mal de passer, mais si en plus il n'y a pas vraiment de réponse en face... Dans ces situations on se sent impuissante, peu ou pas écoutée», regrette Orianne. Soline, qui avait souligné l'implication des enseignant·e·s, nuance: «C'est vrai que concernant les stages, quand cela se passe mal, on les sent démuni·e·s, il·elle·s ne peuvent pas intervenir directement.» (voir aussi à ce sujet les précisions des responsables de filières, p. 50 et 51).

«Ceci dit, il me semble qu'aujourd'hui, on est davantage sensibilisé·e·s à cette maltraitance, soulève Laetitia, on se dit qu'on ne répétera pas cela.» Claire témoigne aussi que tout n'est pas figé: «Il faut dire qu'il y a



«Le jour où j'ai effectué mon premier accompagnement en autonomie du début à la fin... Je crois que mes yeux résument bien mon état d'esprit à ce moment là!»
Oriane

des choses qui sont faites, quand même. Concernant un lieu de stage en particulier, nous en avons parlé au sein de l'école, il y a eu une réunion organisée à ce sujet, et plusieurs échanges avec les responsables de ce lieu, l'école, et les étudiantes. L'ambiance s'est améliorée apparemment, ce n'est pas encore "idyllique" mais il y a eu une action et une amélioration».

«De l'autre côté»

Sarah, elle, tient à ajouter: «Aujourd'hui, j'encadre régulièrement des étudiantes. Je ne veux surtout pas reproduire les souffrances que j'ai pu traverser, alors je fais attention. Mais c'est parfois difficile, quand il y a des choses qui pêchent, d'arriver à transmettre le message sans être dure, et je me rends compte combien c'est difficile d'être formatrice. Disons que j'ai un peu plus de bienveillance à l'égard de certaines de mes anciennes formatrices en travaillant dans cette position – et pour d'autres, beaucoup moins: ce n'est quand même pas si difficile d'être aimable!»

Devenir sage-femme

Si la souffrance et le doute affleurent bien réellement au cours de leur témoignage, ces (anciennes) étudiantes identifient aussi clairement les petites joies et grands bonheurs de se sentir devenir sages-femmes. Et ont un certain talent pour en transmettre toute l'énergie qui s'en dégage!
«L'autonomie et la confiance, ce sont les deux choses que nous apprenons à dévelop-

per, analyse Soline, et elles viennent avec toutes les premières fois: la première fois où on te dit "C'est toi qui met les gants, pas moi", "Il y a une dame aux urgences, c'est toi qui fais la consultation", ou même quand on nous donne plusieurs patientes à gérer en nous disant "Tu délègues si besoin".»

Moments et rencontres fondateurs

Claire: «J'ai fait un stage en maison de naissance. Cette forme d'accompagnement me faisait peur jusqu'alors, mais je me suis rendu compte que j'adhérais finalement pleinement à cette philosophie de soin. Ou bien un stage au post-partum où on voit à quel point l'écoute et la bienveillance peuvent faire la différence. Ou encore une sage-femme que j'ai suivie en stage, une "ancienne" qui était adorable, autant avec les étudiantes qu'avec les femmes, et qui était très à jour sur les publications scientifiques. Elle appuyait vraiment son savoir sur les connaissances récentes, et je crois qu'elle a un peu forgé l'image de la sage-femme que je voudrais être: accompagner la femme dans sa nature, être à l'écoute de ses besoins et toujours continuer à me renseigner. Nous voyons aussi des contre-exemples qui sont tout aussi formateurs pour nous. Nous pouvons nous dire: "Cela, je ne veux pas le faire ainsi."»

Petites phrases

Certaines témoignent avec reconnaissance des petites phrases d'encouragement arrivées pendant les moments de doute, qui prennent toute leur importance et les portent

parfois longtemps. «Et puis il y a les petites phrases que nous disent les couples, dit Soline, comme: "Mais c'est vous l'étudiante ou c'est l'autre?"»

Maeva raconte un accouchement en particulier que lui a confié une sage-femme: «Au moment où sort la tête, revit Maeva, il y a une triple circulaire très serrée, je n'arrive pas à couper le cordon, c'est la panique à bord. Et là, elle a un regard, qui veut dire "C'est ton accouchement, c'est toi qui gères, ça va bien se passer". Finalement c'est passé! J'étais tellement soulagée (voir photo p. 41)! Quand j'ai posé le bébé sur la maman, la sage-femme m'a dit "Quand tu seras diplômée, tu ne dois pas l'oublier: tu en es capable!" Je me suis dit que quand je serai toute seule, je penserai à elle est à ces mots: "Tu vas y arriver".»

«Cela nous change en tant que femme»

On retient pour conclure ces mots de Laetitia, qui, tout en soulignant la grande exigence du cursus, précise: «Mais cela vaut la peine! Ces études et la pratique nous poussent à prendre la défense de la femme et à faire valoir ses droits. Au-delà, il y a aussi la place de la physiologie, comment la défendre, défendre nos patientes, quel positionnement avoir: cela me questionne en tant que femme et future professionnelle.» De quoi, certainement, nourrir la réflexion de toute une carrière! ◉



Adhésion gratuite à la FSSF pour les étudiant·e·s

La Fédération suisse des sages-femmes (FSSF) accueille volontiers les étudiantes parmi ses membres! Cette adhésion est gratuite – à l'exception de l'abonnement à *Obstetrica*. Les membres ont accès à de nombreux avantages, dont une heure de consultation juridique gratuite par année et des fonds de soutiens pour des projets.



Plus d'informations sur www.sage-femme.ch



Le saviez-vous déjà ?

Protéines sont incroyablement complexe et cette complexité change au cours de la lactation.

Le lait maternel est de loin la meilleure alimentation pour les nourrissons – avec de nombreux avantages à court et à long terme, non seulement pour le nourrisson mais aussi pour la maman.



Depuis déjà plus de 50 ans, les scientifiques et experts de NUTRICIA mènent des recherches sur le lait maternel.

En savoir plus sur nos et d'autres études récentes sur le lait maternel

 **NUTRICIA**